



Le Canard enchaîné



101^e ANNÉE – N° 5035 – mercredi 26 avril 2017

Le Théâtre

UNE drôle de bouille à barbe, avec de petites lunettes, le crâne chauve, des pantalons très courts, une redingote, tel nous apparaît le Baron (Fabien Moïny). Il se tient au milieu de la scène, dans une cabine à cloisons blanches. C'est le trou du souffleur de théâtre, celui qui joue tous les rôles d'une pièce et restera anonyme à jamais. Et il s'agite ! S'il est emallé par les comédiens, il les acclame. S'il les trouve mauvais, il les insulte. Lorsqu'un gringalet à voix grêle, et roux avec ça, rate son Hamlet, il explose, l'interrompt, sort à moitié de son trou, init sa tirade. Rien ne va plus dans le petit monde du théâtre !

La comédienne Mélanie Pihot a mis en scène différentes histoires écrites par Tchekhov sur le thème des comédiens, avec leur vague à l'âme, leurs fragilités, leurs rêves inassouvis, leurs désirs et les métamorphoses dont ils sont capables. Deux autres excellents comédiens, un décor minimal, des éclairages soignés : il n'en faut pas plus à son spectacle pour nous toucher durant 1 h 30. La présence du souffleur, drolatique et émouvant, relie astucieusement l'ensemble, composé de lieux nouvelles, d'une courte pièce et de lettres.

Le dernier chant (Gratin de souffleur)

Nous retrouverons notre huruberlu dans la pièce « Le chant du cygne », aux côtés d'un vieux comédien (Emmanuel Ray) qui émerge dans sa loge après une soirée bien arrosée et qui se sent comme « un citron pressé, un glaçon qui goutte, un clou rouillé ». En quarante ans de

carrière, le théâtréux a joué bien des rôles, bien des pièces, pas forcément les meilleures. Mais le désir est toujours là. Jouer, se mettre dans la peau d'un personnage, donner tout, vibrer. Voilà qu'il se lance dans du Shakespeare, car, là « où il y a de l'art, du talent, il n'y a ni vieill-

lesse, ni solitude, ni maladie, et la mort elle-même est à demi vaincue ». Dans la belle petite salle en bois de l'Épée de bois, l'humanité de ces êtres cabossés, grisés par les vers du « Roi Lear » et d'« Othello », on la sent bien.

Nul besoin de gros moyens pour ça. Le talent suffit.

Mathieu Perez

● Au Théâtre de l'Épée de Bois, à Paris.

Comment va le monde ?

AH ! ces Québécois ! Ils manipulent le français comme une personne ! Sol, le clown en haillons et à la langue désopilante, était un jongleur de mots étourdissant, capable de toutes les acrobaties verbales et pirouettes syntaxiques. L'humoriste canadien Marc Favreau lui donna naissance en 1958 et l'interpréta jusqu'à sa mort, en 2005. La comédienne Marie Thomas lui redonne vie et nous offre 70 minutes de calembours, de néologismes et de poésie.

Attention ! ça va vite ! Sol prend un mot pour un autre, mêle les sons et les syllabes. Il n'est pas très futé ? C'est qu'il n'a pas « fait la colle ». Ça ne

l'empêche pas de rêver de grandeur. Et s'il était avocat pour faire des « plaidoyers esstradinaires » ? ou « expion célèbre » ? « héron de naguère » ? « dictaphone » ? « énormateur trillionnaire » ? Il rêve comme un gosse. Sol redevient un enfant et Favreau brocarde, au passage, les puissants avec malice.

Mise en scène par Michel Bruzat, la comédienne, sensible, à la diction épatante, au jeu précis, à l'air enfantin, ne nous fait rien perdre des textes qu'elle a choisis. De l'école aux rêves, des fleurs à la vie des couleurs, le message est vite politique. Et résonne avec l'actualité ?

Voyez le « Fier monde ». Les « Etats Munis » occupent le dessus de la « nappemonde », le « Fier monde », le dessous. Ils se retrouvent lors de « déceptions mondaines » aux « Inanitions unies » autour d'une table « bien pleine ». Les « ambassadeurs de bonne étreinte » s'y ruent. Les chefs et les « pèquénocrates » aussi. Tous se « rempiffrent », se « nourrissent ». C'est la « course aux ornements ». Et qui nettoie après ? La « vieille démocrasseuse ». C'est du propre !

M. P.

● Au théâtre Les Déchargeurs, à Paris.